

Recherches sociographiques



Yuho CHANG, *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2010, 262 p.

Nancy Couture

Volume 53, numéro 2, mai-août 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, N. (2012). Compte rendu de [Yuho CHANG, *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2010, 262 p.] *Recherches sociographiques*, 53(2), 490–493. <https://doi.org/10.7202/1012424ar>

le climat d'instabilité qui règne fait apparaître deux tendances opposées chez les nouvellistes : alors que bon nombre d'entre eux effectuent un retour aux valeurs conservatrices du XIX^e, d'autres comme Rodolphe Girard, Léo-Paul Desrosiers et Jean-Charles Harvey adoptent une approche critique de la tradition.

Le retour au pays d'artistes exilés durant les années 1940 suscite une ouverture sans précédent à la modernité : Brulotte observe chez les auteurs de la décennie une volonté générale de renouveler les formes narratives et les thématiques. La nouvelle se dissocie alors radicalement de l'idéologie du terroir et s'ouvre sur le monde, notamment chez François Hertel et Alain Grandbois. Les années 1950 marquent l'entrée des femmes dans la littérature avec les recueils d'Adrienne Choquette, Anne Hébert, Gabrielle Roy et Claire Martin. Ces femmes offrent des nouvelles réflexives, proches de l'essai, qui se tournent surtout vers l'intériorité de personnages écrasés et délaissés par la société.

Durant les années 1960, la nouvelle devient explicitement engagée. Jacques Ferron, qui compte parmi les auteurs les plus importants de la décennie, peint la transition entre l'ancien et le nouveau monde qui naît avec la Révolution tranquille. Alors que les nouvelles de Michel Tremblay, André Major et Jacques Renaud soulèvent les questions du joual et des problèmes sociaux, celles de Jean Hamelin, Jean Simard et Claude Mathieu glissent plutôt vers l'absurdité kafkaïenne et l'imaginaire. Brulotte relève dans les années 1970 la naissance de la nouvelle érudite chez Jean Éthier-Blais et l'influence de la contre-culture américaine qui suscite une libération thématique et formelle sans précédent dans la littérature québécoise. Le féminisme, l'altérité et l'aliénation individuelle reviennent comme thèmes centraux chez plusieurs auteurs.

Les innovations des années 1970 semblent avoir préparé « l'âge d'or » de la nouvelle de 1980 à 2000, deux décennies durant lesquelles la production s'accroît significativement. Le genre est alors renouvelé par des recherches formelles de plus en plus raffinées ; selon Brulotte, la fragmentation de la nouvelle en fait d'ailleurs la forme la plus adaptée à la modernité.

On peut affirmer sans hésiter que Gaëtan Brulotte réussit dans son essai à redonner ses lettres de noblesse à cette « fille rebelle de la littérature ».

Myriam SAINT-YVES

Université Laval.

myriam.saint-yves.1@ulaval.ca

Yuhō CHANG, *Famille et identité dans le roman québécois du XX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2010, 262 p.

Selon Yuhō Chang, sept romans fondateurs de la littérature québécoise traduisent *d'une certaine façon* la réalité de la famille québécoise du 20^e siècle : « La littérature met en scène des individus, mais elle est aussi un microcosme où une société se représente par la plume de ses écrivains ». Quatre parties divisent cette

étude : la famille au début du 20^e siècle, lors de la Deuxième Guerre mondiale, à l'époque de la Révolution tranquille et durant les années 1980.

Chang choisit pour le début du 20^e siècle, l'histoire de la famille Moisan dans les *Trente arpents* de Ringuet (premier roman qui a une profondeur sociologique et qui marque la maturité de la littérature québécoise) pour présenter l'époque où les valeurs traditionnelles s'effondrent au profit d'une société devenue industrielle. Ce dénouement familial « un peu tragique » ne manque pas de souligner au passage la vie de l'agriculteur révolue par le progrès social. Durant la même période, c'est l'histoire de la famille Beauchemin dans *Le Survenant* et *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont, qui dresse, cette fois-ci d'une manière « plutôt nostalgique », le tableau d'une époque révolue avec plusieurs éléments de la vie rurale faisant défaut au roman précédent.

Pour le début de la Deuxième Guerre mondiale, c'est l'histoire de la famille ouvrière dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, qui recrée la misère du quartier Saint-Henri de Montréal touché par le chômage de la crise économique des années 1930. Selon Chang, la vie des personnages reflète l'environnement urbain montréalais, pollué autant par le bruit et l'air qu'on y respire que par les conditions de vie ouvrières dont, « les coudes serrés », ils réussissent à traverser ces durs moments. Comme plusieurs familles québécoises de cette époque, les Lacasse ne font pas exception, ils sont sauvés de la misère, mais restent désunis et dispersés par « le salut de la guerre ! », écrit Chang en citant l'auteure. Et à la même période dans le quartier Saint-Sauveur de Québec – « un village dans la ville » – c'est le roman *Les Plouffe* de Roger Hamelin qui montre la famille paroissiale québécoise en voie d'extinction. Une famille « parmi tant d'autres », unie, fière, solidaire devant la pauvreté, changeante selon l'humeur tendre, parfois violente, des adultes qui la composent. L'histoire des *Plouffe* présente la famille québécoise constituée par un « beau mariage » assurant la sécurité sociale, la prospérité et le bonheur personnel. Et selon Chang, c'est cette « petite vie tranquille » qui annonce les nouvelles réalités familiales de l'après-guerre.

À l'époque de la Révolution tranquille, c'est l'histoire des Plamondon dans le roman *Le Cabochon* d'André Major qui fait « avec véhémence la critique sociale, remet en question l'ordre établi, les valeurs démodées et l'institution familiale » (p. 51), notamment par le récit de la révolte du fils cadet, Antoine, « un cabochon qui n'en fait qu'à sa tête ! ». Selon Chang, le récit des idées de justice, d'indépendance et de liberté de ce jeune homme né après la guerre, confrontées à l'autorité parentale traditionnelle trop sévère, représente celles de toute une génération. La situation financière de cette famille ouvrière montréalaise vivant dans un « quartier à la charnière du centre-ville commercial et de la banlieue industrielle » et dont le père pourvoyeur est au chômage n'aide en rien. La situation réclame des sacrifices (problème d'argent pour les parents et pension à payer pour les enfants) difficiles à faire, ce qui soulève des tensions et des conflits entre eux. Pour Chang, les enfants Plamondon ne sont pas ceux des Plouffe ou des Lacasse : « ils tiennent tête à l'autorité parentale, ils osent répliquer et justifier leur conduite » (p. 157) et cette attitude est représentative des chambardements culturels du moment.

Quelques années plus tard durant la Révolution tranquille, cette fois-ci « au sens large », c'est l'histoire de la famille éclatée de Maryse dans le roman de Francine Noël

qui raconte la vie d'une étudiante universitaire et de son entourage en plein questionnement sur la sexualité, le mariage et la famille. La tourmente de Maryse, autant dans sa vie étudiante que dans ses aventures amoureuses, remue, exclut et assimile en même temps l'héritage de la culture canadienne-française et de la sous-culture prolétaire à celui de la culture anglo-saxonne et de la sous-culture bourgeoise. « Maryse est le produit de ces cultures mélangées » (p. 189). Pour Chang, en rejetant la xénophobie séculaire, la jeune génération québécoise ne s'inscrit plus uniquement dans la culture française, elle s'ouvre au monde et « se mue en une identité culturelle propre à la société québécoise moderne » (p. 192).

Chang conclut son analyse avec le roman de *Myriam première*, la suite de *Maryse*. L'histoire se passe au début des années 1980 avec le récit de vie de plusieurs générations, raconté par Maryse, « grâce à une technique de superposition », utilisée par la romancière. Retenant seulement le contenu traitant de la famille, l'analyse dégage quatre caractéristiques propres à la société postindustrielle : le niveau d'instruction, le travail dans le secteur tertiaire, le statut de classe moyenne et la vie d'abondance. Tous absents des romans précédents, ces éléments permettent de suivre « la tendance générale de l'évolution des mentalités et des comportements de la vie familiale ». Les personnages principaux sont des professionnels de classe moyenne. Instruits, politisés et « militants actifs pour le changement social des décennies précédentes, ils deviennent bénéficiaires et défenseurs des acquis de la Révolution tranquille » (p. 225). L'histoire montre l'image de Québécois fiers qui « vont de l'avant », qui peuvent maintenant choisir selon leur goût et, avec leur « bon salaire », consommer à leur guise. Pour Chang, les valeurs et les normes de comportement sous le signe de la révolte des années 1960 sont dorénavant banalisées. Le Québec des années 1980 est plus tolérant, permissif avec une plus grande liberté individuelle et, côté famille, chacun est libre de choisir la forme de vie de couple qui lui convient : « C'est l'amour qui est le facteur décisif dans l'organisation ou la réorganisation de la vie de couple » (p. 226). Devenue le centre d'affection et de la consommation, la famille en tant qu'institution sociale s'assouplit en prenant des formes variées, mais elle continue d'être l'agent de socialisation des enfants avec des rapports parents-enfants sous le couvercle de la permissivité plutôt que de l'autorité. Chang termine en soulignant que l'abondance de la société postindustrielle ne fait pas disparaître l'inégalité et l'injustice sociales, car la présence de la pauvreté, la violence, la prostitution... sont mises au premier plan au cours des années 1980.

Choisir sept histoires romancées pour cerner l'évolution de la famille et de l'identité culturelle québécoise est un pari audacieux puisque la représentation de l'image d'un peuple et la récapitulation de la vie du passé peuvent également se dégager à partir d'autres titres d'une même époque, et ainsi mettre en scène des scénarios modifiant l'interprétation. À cet égard, Chang fait valoir que le choix du roman est moins central que la considération de son contenu comme moyen de transmettre une information poussant le lecteur à s'identifier aux rôles et expériences des personnages fictifs. « Donc, la lecture pourrait orienter ou modifier la vision et le comportement du lecteur » (p. 21).

Sur le plan scientifique, Chang ne conteste pas la dose de subjectivité de son analyse et même s'il s'engage à la maintenir dans les limites acceptables. Enfin, la présente étude a le mérite de présenter un raccourci original des transformations

de la famille québécoise à partir de la plume de ses écrivains et, nul doute, elle peut très bien servir à faire connaître la société québécoise aussi bien aux Québécois eux-mêmes qu'aux Néo-Québécois de toutes origines.

Nancy COUTURE

Candidate au doctorat,
Département de sociologie,
Université Laval.
nancycouture@live.ca

Nova DOYON, *La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779)*, annotée par Jacques Cotnam avec la collaboration de Pierre Hébert, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011, 977 p.

Pourquoi rééditer intégralement *La Gazette littéraire de Montréal*, le premier périodique de langue française à paraître au pays ? Composé de quatre pages sur deux colonnes, en format *in-quarto*, ce petit journal paraît pendant seulement un an, du 3 juin 1778 au 2 juin 1779, avant d'être suspendu. Quel intérêt peut avoir un contenu journalistique axé essentiellement sur de vieilles querelles littéraires que se livrent une petite poignée d'hommes de lettres montréalais du 18^e siècle ? Tout d'abord, ce « papier périodique » hebdomadaire demeure un des textes fondateurs des lettres québécoises. C'est également le premier journal à subir la censure des autorités politiques de l'époque. Pendant la période mouvementée qui suit la guerre pour l'Indépendance américaine, *La Gazette* est perçue comme une menace pour l'ordre public, en raison des sympathies de deux immigrants français (l'imprimeur, Fleury Mesplet, et le rédacteur, Valentin Jautard) pour la cause américaine. L'intérêt pour ce genre de publication est donc double : d'une part, il possède une valeur documentaire et historique incontestable, puisque les textes du journal renferment des échanges entre les animateurs et les autorités politiques et religieuses au sujet de la liberté de la presse ; d'autre part, il fait preuve d'une valeur littéraire tout aussi significative, car les « morceaux variés de littérature » qui y sont reproduits diffusent les écrits des philosophes et les idées des Lumières au pays. Le journal ne contient pas beaucoup de « nouvelles » comme telles, mais la littérature qui s'y trouve sert à créer une tribune d'idées et à promouvoir un phénomène nouveau à Montréal, le journalisme littéraire.

Plus de deux cent trente années après sa parution initiale, une réédition intégrale des cinquante-deux livraisons du journal paraît aux Presses de l'Université Laval, dans la collection « L'archive littéraire au Québec ». Cette collection s'intéresse au statut de l'archive et aux sources de la littérature et de la critique québécoises. Une telle initiative du groupe de recherche sur « L'archéologie du littéraire au Québec » (ALAQ), dirigé par Bernard Andrès, s'inscrit parfaitement dans le sillage d'une autre publication, une anthologie, intitulée *Conquête des lettres au Québec : 1759-1799*, parue en 2007.

Cette édition commentée de *La Gazette littéraire de Montréal, 1778-1779*, présentée par Nova Doyon, possède un imposant appareil critique. Au cours d'une